

henry miller

jours
tranquilles
à clichy

CHRISTIAN BOURGOIS EDITEUR



**JOURS TRANQUILLES
À CLICHY**

*Du même auteur
chez le même éditeur*

SEXUS
PLEXUS
NEXUS
LETTRES À ANAÏS NIN

HENRY MILLER

JOURS TRANQUILLES
À CLICHY

traduit de l'anglais
par Brice MATTHIEUSSENT

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

Titre original :
Quiet Days in Clichy

Publié à l'origine à Paris en 1956
par Olympia Press.

© 1956 by The Olympia Press.
© The Estate of Henry Miller. All rights reserved.
© Christian Bourgois Éditeur 1991
pour la traduction française.

J'écris, la nuit tombe et les gens vont dîner. Ce fut une journée grise, telle qu'on en voit souvent à Paris. Faisant le tour du pâté de maisons pour me changer les idées, je ne pouvais m'empêcher de penser au contraste saisissant qui existait entre ces deux villes (New York et Paris). C'est la même heure, le même type de journée, et pourtant même le mot « gris », qui fit surgir en moi cette association, n'a presque rien à voir avec ce *gris** qui, pour des oreilles françaises, est capable d'évoquer tout un univers de pensées et de sensations. Autrefois, lorsque je déambulais dans les rues de Paris et que j'étudiais les aquarelles exposées dans les vitrines, je fus frappé par l'absence singulière de ce que les peintres appellent le gris de Payne. Je fais cette remarque parce que, comme chacun sait, Paris est surtout une ville grise. Et puis aussi parce que les

* En français dans le texte, comme tous les passages en italique suivis d'un astérisque.

aquarellistes américains usent et abusent de ce gris préfabriqué. En France la gamme des gris est apparemment illimitée ; ici, l'effet même du gris est perdu.

Je pensais à cet immense univers de grisaille que je connaissais à Paris, car à cette heure, quand d'ordinaire je marchais vers les boulevards, je me retrouve avec l'envie de rentrer chez moi pour écrire : une inversion radicale de mes habitudes. Là-bas j'aurais terminé ma journée et d'instinct je sortirais pour me mêler à la foule des rues. Ici, la foule, sans aucune couleur ni nuance, sans caractère, me renvoie à moi-même, m'oblige à retourner à ma chambre, à chercher dans mon imagination les éléments d'une vie que j'ai laissée derrière moi, et qui, brassés et assimilés, me rendront ces gris doux et naturels si indispensables à la création d'une existence pleine et harmonieuse. Regarder le Sacré-Cœur de n'importe quel endroit de la rue Laffitte par une journée comme celle-ci, à cette heure-ci, suffirait à me plonger dans l'extase. Il en allait ainsi même lorsque la faim me tenaillait et que je n'avais aucun endroit où dormir. Ici, même si j'avais mille dollars en poche, je ne connais aucun spectacle susceptible de faire naître en moi un ravissement comparable.

Par une grise journée parisienne je me retrouvais souvent en train de marcher vers la place Clichy à Montmartre. De Clichy à Aubervilliers on longe toute une série de cafés, de restaurants, de

cinémas, de magasins de vêtements masculins, d'hôtels et de bordels. C'est le Broadway de Paris qui correspond à cette petite portion située entre les Quarante-deuxième et Cinquante-troisième rues. Broadway, c'est la vitesse, le vertige, l'éblouissement, et nul part où s'asseoir. Montmartre est indolent, paresseux, indifférent, quelque peu miteux et sordide, séduisant plutôt que tapageur, non pas scintillant mais luisant comme des braises sous la cendre. Broadway paraît excitant, voire parfois magique, mais il est sans flamme ni chaleur, c'est un étalage d'amiante brillamment éclairé, le paradis des agents publicitaires. Montmartre est usé, délavé, flétri, ouvertement vicieux, mercenaire et vulgaire. Bref, il est plus repoussant que séduisant, mais insidieusement repoussant, comme le vice lui-même. Il y a des estaminets presque exclusivement fréquentés par des putains, des maquereaux, des truands et des joueurs, qui, même si vous passez mille fois devant sans y entrer, finissent par vous happer et vous avoir. Dans les ruelles donnant sur le boulevard, il y a des hôtels d'une laideur si affreuse que vous tremblez à la seule idée d'y entrer, mais il est pourtant inévitable qu'un jour ou l'autre vous y passerez une nuit, voire une semaine ou un mois. Peut-être même vous attacherez-vous à ce bouge au point de découvrir un jour que toute votre existence en a été transformée, et ce qu'autrefois vous trouviez sordide, crasseux et misérable sera devenu fascinant,

tendre et beau. A mon avis, ce charme insidieux de Montmartre est largement dû aux trafics sexuels qui s'y étalent au grand jour. La sexualité, surtout lorsqu'elle est commercialisée, n'a rien de romantique ; mais elle crée une atmosphère, puissante et nostalgique, beaucoup plus exaltante et séduisante que les illuminations tapageuses de Broadway. Il est même assez évident que la sexualité s'épanouit mieux dans une lumière tamisée, sous un éclairage louche : elle prend ses aises dans le clair-obscur et non dans l'éclat des néons.

D'un côté de la place Clichy se trouve le café *Wepler* qui fut longtemps mon repaire préféré. Je m'y suis assis, à l'intérieur ou sur la terrasse, par tous les temps. Je le connaissais comme un livre. Les visages des serveurs, des directeurs, des caissières, des putains, des habitués, même ceux des dames des lavabos sont gravés dans ma mémoire comme les illustrations d'un livre que je lirais tous les jours. Je me rappelle la première fois où j'entrai au *Wepler*, en 1928, avec ma femme sur les talons ; je me souviens de ma stupéfaction lorsque je vis une putain s'écrouler ivre morte sur l'une des petites tables de la terrasse, sans que personne ne vienne l'aider. L'indifférence stoïque des Français me bouleversa et me fit horreur ; c'est d'ailleurs toujours le cas, malgré toutes les qualités que je leur ai découvertes depuis.

– C'est rien. Juste une putain... Elle a bu un coup de trop.

J'entends toujours ces mots. Aujourd'hui encore ils me font frissonner. Mais c'est très français, cette attitude, et si vous n'apprenez pas à l'accepter, votre séjour en France risque de ne pas être très agréable.

Par une journée grise, quand il faisait froid partout sauf dans les grands cafés, je goûtais à l'avance le plaisir de passer une heure ou deux au *Wepler* avant d'aller dîner. La lueur rose qui nimbaait toute la salle émanait des putains qui se rassemblaient d'ordinaire près de l'entrée. A mesure qu'elles s'égaillaient parmi les clients, la salle devenait non seulement chaude et rose, mais parfumée. Elles voletaient dans le jour déclinant comme des lucioles parfumées. Celles qui n'avaient pas eu la chance de trouver un client regagnaient lentement la rue, puis revenaient d'habitude au bout d'un petit moment pour reprendre leur place initiale. D'autres entraient d'un pas assuré, toutes pimpantes et prêtes à leur soirée de travail. Le coin où elles se réunissaient ressemblait à la Bourse où se négociait le marché du sexe, lequel avait ses hauts et ses bas, comme n'importe quel marché. Une journée pluvieuse était d'habitude une bonne journée, me semblait-il. Comme dit le proverbe, il n'y a que deux choses à faire quand il pleut, et les putains ne perdaient jamais leur temps à jouer aux cartes.

Ce fut en fin d'après-midi, par une journée pluvieuse, que je remarquai une nouvelle venue au

café *Wepler*. Je venais de faire des courses et j'avais les bras pleins de livres et de disques. Sans doute ce jour-là avais-je reçu d'Amérique une somme inattendue, car malgré tous mes achats il me restait encore quelques centaines de francs en poche. Je m'assis près de la Bourse du sexe, parmi un essaim de putains avides et affamées auxquelles je n'avais aucun mal à échapper, car je n'avais d'yeux que pour cette ravissante beauté installée à l'écart dans un recoin éloigné du café. Je la pris pour une jeune femme séduisante qui avait rendez-vous avec son amoureux et qui était peut-être arrivée en avance. Elle avait à peine touché à l'apéritif posé sur sa table. Elle regardait droit dans les yeux les hommes qui passaient devant elle, mais cela ne prouvait rien, car contrairement aux Anglaises et aux Américaines, les Françaises ne détournent pas le regard. Elle s'intéressait donc tranquillement à ce qui se passait autour d'elle, mais sans faire le moindre effort pour attirer l'attention. Elle était discrète et fière, élégante et sûre d'elle. Elle attendait. Moi aussi, j'attendais. J'étais curieux de voir qui elle attendait. Au bout d'une demi-heure, pendant laquelle je croisai et soutins son regard un certain nombre de fois, j'acquis la conviction qu'elle attendait quiconque saurait l'aborder correctement. D'habitude un simple signe de la tête ou de la main suffit : la fille quitte sa table et vous rejoint – s'il s'agit bien de ce genre de fille. Mais je n'en étais pas encore

vraiment sûr. Elle me paraissait trop bien, trop chic, trop... raffinée, dirais-je.

Lorsque le serveur passa à nouveau devant moi, je la lui montrai et lui demandai s'il la connaissait. Il me répondit que non et je le priai d'aller l'inviter à se joindre à moi. J'observai le visage de la fille lorsque le serveur lui transmit mon invitation. Tout excité, je la vis sourire et regarder de mon côté comme si elle me reconnaissait. Je m'attendais à ce qu'elle se lève tout de suite pour me rejoindre, mais elle resta assise et sourit encore, plus discrètement cette fois, puis elle tourna la tête et sembla regarder rêveusement par la fenêtre. J'attendis quelques instants, puis, constatant qu'elle n'avait guère l'intention de bouger, je me levai et allai à sa table. Elle m'accueillit assez cordialement, comme un ami, mais je la sentis un peu froissée, presque gênée. Sans être vraiment certain qu'elle me le permettrait, je m'assis néanmoins et après avoir commandé à boire, j'engageai aussitôt la conversation. Sa voix était encore plus séduisante que son sourire ; harmonieuse, assez grave et rauque, c'était la voix d'une femme heureuse d'être en vie et qui aime le plaisir, d'une femme sans souci ni argent, mais prête à tout pour conserver le peu de liberté qu'elle possède. C'était la voix d'une femme généreuse et dépensière ; elle vous touchait davantage au ventre qu'au cœur.

Je fus surpris, je l'avoue, lorsqu'elle m'expliqua

d'emblée que j'avais commis un *faux pas** en la rejoignant à sa table.

– Je croyais que vous aviez compris, dit-elle, que je vous retrouverais dehors. C'est ce que j'essayais de vous faire comprendre par signes télégraphiques.

Elle laissa entendre qu'elle ne voulait pas qu'on la prenne ici pour une professionnelle. Je m'excusai de la gaffe que je venais de commettre et lui proposai de me retirer, ce qu'elle prit pour une preuve de ma délicatesse ; afin de m'en remercier, elle me serra la main et me sourit gentiment.

– Qu'est-ce que tout ça ? demanda-t-elle, changeant aussitôt de sujet en faisant mine de s'intéresser aux paquets que j'avais posés sur la table.

– Rien que des livres et des disques, dis-je en sous-entendant que cela ne l'intéresserait guère.

– Des auteurs français ? reprit-elle d'une voix qui me parut sincèrement enthousiaste.

– Oui, répondis-je, mais plutôt ennuyeux, je le crains. Proust, Céline, Elie Faure... Vous préférez Maurice Dekobra, non ?

– Laissez-moi les regarder, s'il vous plaît. Je veux savoir quelle sorte de livres français lit un Américain.

Je défis le paquet et lui tendis le Elie Faure. C'était *La Danse sur le feu et l'eau*. Elle le feuilleta en souriant, s'exclama doucement à la lecture de certains passages. Puis elle reposa le livre sur la table, le ferma et plaça la main dessus comme pour le maintenir fermé.

– Assez, parlons de choses plus intéressantes.

Après un instant de silence, elle ajouta :

– *Celui-là, est-il vraiment français *?*

– *Un vrai de vrai**, répondis-je avec un large sourire.

Elle parut intriguée.

– C'est du très bon français, poursuivit-elle comme pour elle-même. Et pourtant, ce n'est pas français non plus... *Comment dirais-je *?*

J'allais lui déclarer que je comprenais parfaitement quand elle recula contre le dossier de la banquette, me prit la main et avec un sourire candide qui soulignait sa rouerie, me dit :

– Voyez-vous, je suis la paresse même. Je n'ai pas la patience de lire un livre. Cela dépasse les capacités de mon pauvre cerveau.

– Il y a beaucoup d'autres choses intéressantes dans la vie, répondis-je en lui rendant son sourire.

En même temps, je posai la main sur sa jambe et la serrai affectueusement. Aussitôt sa main recouvrit la mienne et la fit remonter vers la partie douce et charnue de la cuisse. Ensuite, presque au même instant, elle retira ma main avec un :

– *Assez, nous ne sommes pas seuls ici**.

Très détendus, nous sirotions nos apéritifs. Je n'avais aucunement l'intention de précipiter les choses. D'abord, sa conversation m'enchantait trop ; son cachet me disait qu'elle n'était pas parisienne. Elle s'exprimait en un français très pur qui comblait de plaisir l'étranger que j'étais. Elle arti-

culait avec soin tous les mots et n'employait jamais d'expressions argotiques ou familières. Les syllabes sortaient de sa bouche parfaitement formées, presque au ralenti, comme si elle les avait fait rouler sur son palais avant de les livrer à ce vide où le son aussi bien que le sens se transforment si vite. Sa paresse, qui était voluptueuse, recouvrait ses mots d'un fin duvet et ils flottaient jusqu'à mes oreilles comme de petites boules cotonneuses. Son corps était lourd, terrien, mais les sons qui montaient de sa gorge évoquaient les notes cristallines d'une cloche.

Elle était faite pour ça, comme on dit, mais elle ne me donna pas l'impression d'être une putain endurcie. Je savais qu'elle partirait avec moi et accepterait mon argent – mais cela ne suffit pas à faire d'une femme une putain.

Elle me toucha avec délicatesse, et comme un phoque dressé ma bite bondit de joie.

– Contrôlez-vous, murmura-t-elle. C'est très mauvais de s'exciter trop vite.

– Allons-nous-en, dis-je en appelant le serveur.

– D'accord, allons quelque part où nous pourrions causer tranquillement.

Pas trop de parlote, pensai-je en prenant mes affaires avant de l'accompagner dans la rue. Quel cul merveilleux ! remarquai-je en la regardant franchir la porte à tambour. Je la voyais déjà pendue au bout de ma queue comme un splendide morceau de viande fraîche qu'on va saler et préparer.

Alors que nous traversions le boulevard, elle me dit combien elle était heureuse d'être tombée sur quelqu'un comme moi. Elle ne connaissait personne à Paris et elle s'ennuyait. Accepterais-je de la prendre sous mon aile, de lui faire visiter la ville ? Comme ce serait amusant de se faire guider par un étranger dans la capitale de son propre pays ! Étais-je jamais allé à Amboise, à Blois ou à Tours ? Peut-être pourrions-nous y faire un voyage ensemble ?

– *Ça vous plairait *?*

Nous marchions ainsi en bavardant, jusqu'à ce que nous arrivions devant un hôtel qu'elle paraissait connaître.

– C'est propre et confortable ici, dit-elle. Et puis, si jamais on a froid, on pourra toujours se réchauffer au lit.

Elle me serra affectueusement le bras.

La chambre était douillette comme un nid. J'attendis un moment le savon et les serviettes, je donnai un pourboire à la femme de chambre, puis fermai la porte à clef. Elle avait enlevé son chapeau et sa fourrure ; debout à la fenêtre elle attendait de m'embrasser. Quelle chair chaude et plantureuse ! J'eus l'impression qu'elle allait se liquéfier à mon seul contact. Au bout d'un moment, nous commençâmes à nous déshabiller. Je m'assis au bord du lit pour défaire mes lacets. Debout tout près de moi, elle retirait ses vêtements. Quand je levai les yeux, elle ne portait plus que ses bas. Elle restait là,

attendant sans doute que je l'examine sous toutes les coutures. Je me levai et l'enlaçai encore, laissant mes paumes se promener à loisir sur les plis de cette chair généreuse. Enfin elle se déroba et, me tenant à bout de bras, me demanda avec une timidité feinte si je n'étais pas un peu déçu.

– Déçu ? répétai-je. Mais que veux-tu dire ?

– Je ne suis pas trop grosse ? dit-elle en baissant les yeux vers son nombril.

– Toi, trop grosse ? Mais tu es merveilleuse. On dirait un Renoir.

Elle rougit.

– Un Renoir ? s'étonna-t-elle, à croire qu'elle n'avait jamais entendu le nom de ce peintre. Non, tu plaisantes.

– Bah, ça ne fait rien. Viens ici, laisse-moi te caresser un peu la chatte.

– Attends, il faut d'abord que je fasse ma toilette.

S'approchant du *bidet**, elle dit :

– Mets-toi donc au lit, et chauffe-le bien avant que j'arrive.

Je me déshabillai rapidement, me lavai la queue par pure politesse et plongeai entre les draps. Le *bidet** était juste à côté du lit. Lorsqu'elle eut fini ses ablutions, elle entreprit de se sécher avec la serviette mince, tout usée. Je me penchai alors pour m'emparer de cette masse de poils touffus, encore trempés de rosée. Elle me repoussa dans le lit puis, s'allongeant sur moi, me prit aussitôt la

queue dans sa bouche rouge et chaude. Je glissai un doigt en elle pour la faire juter un peu. Puis, l'attirant sur moi, je l'estoquai jusqu'à la garde. C'était l'un de ces cons qui me vont comme un gant. Ses contractions musculaires fort habiles me firent bientôt haleter. Et tout le temps, elle me léchait le cou, les aisselles, les oreilles. Mes deux mains la faisaient monter et descendre, son bassin tournait tant et plus. Enfin, avec un grognement, elle se laissa aller sur moi de tout son poids ; je la fis rouler sur le dos, lui levai les jambes par-dessus mes épaules et l'attaquai bille en tête. Je crus que je n'arrêterais jamais de jouir ; cela jaillit comme l'eau d'un tuyau d'arrosage. Quand je me retirai, il me sembla que je bandais encore plus qu'avant de me mettre la queue au chaud.

– *Ça, c'est quelque chose**, dit-elle en me tripotant la bite d'une main experte. Tu sais t'y prendre, toi, hein ?

On se leva, se lava, puis on retourna vite au lit. Appuyé sur un coude, je promenais ma main le long de son corps. Elle restait allongée, les yeux brillants, parfaitement détendue, les jambes ouvertes, la chair frémissante. Pendant quelques minutes, pas un mot ne fut prononcé. Je lui allumai une cigarette, la glissai entre ses lèvres, puis me rallongeai au creux du lit, contemplant béatement le plafond.

– On va se revoir ? lui demandai-je après un moment.

– Ça dépend de toi, dit-elle en aspirant profondément une bouffée.

Elle se retourna pour éteindre sa cigarette, s'approcha de moi, me regarda en souriant, puis reprit son sérieux pour me dire de sa voix grave et roucouillante :

– Ecoute, il faut que je te parle sérieusement. J'aimerais te demander un grand service... J'ai des ennuis, de graves ennuis. Tu m'aiderais, si je te le demandais ?

– Bien sûr, dis-je. Mais comment ?

– J'ai besoin d'argent, reprit-elle d'une voix calme et posée. De beaucoup d'argent... Il me le faut absolument. Je ne veux rien t'expliquer. Je te demande juste de me croire, d'accord ?

Je me penchai pour attraper mon pantalon sur la chaise. Je sortis de la poche tous les billets et la monnaie qu'elle contenait, et les lui tendis.

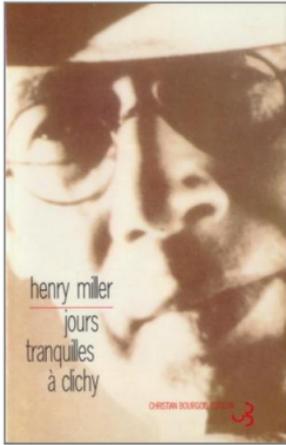
– Je te donne tout ce que j'ai. Je ne peux pas faire plus.

Elle posa l'argent près d'elle sur la table de nuit sans le compter, puis elle m'embrassa sur le front.

– Tu es un ange, me dit-elle.

Elle resta penchée au-dessus de moi, son regard plongeant dans le mien avec une gratitude muette et étranglée, puis elle m'embrassa sur la bouche, sans passion cette fois, mais lentement, langoureusement, comme pour m'exprimer une affection qu'elle ne pouvait manifester par des mots et que sa délicatesse l'empêchait de montrer en m'offrant son corps.

**Impression : Société Nouvelle Firmin-Didot
au Mesnil-sur-l'Estrée
Dépôt légal : juin 1991
N° d'édition : 1012-2 - N° d'impression : 58982**



Jours tranquilles à Clichy Henry Miller

Cette édition électronique du livre
Jours tranquilles à Clichy de Henry Miller
a été réalisée le 04 juillet 2011
par les Éditions Christian Bourgois.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782267009729).
ISBN PDF : 9782267022674.
Numéro d'édition : 1012-2.